

Mémoires pour Simone

(Films du Jeudi / 2013)

Mémoire des lieux : le coin du boulevard d'Inkermann et de la rue Borghese à Neuilly, 1936. Une petite fille nommée Simone Kaminker joue à lancer son béret en l'air et pour ceux qui l'ont connu en ce temps là, deux mots la décrivent : drôlerie et courage. La drôlerie, on peut imaginer, mais le courage, comment savait-on déjà. Peut-être une certaine façon de jeter son béret marron de plus en plus haut comme pour le défier de retomber.

Mémoire des lieux, une salle de projection dans la grande maison d'Auteuil, département de l'Eure. Des bobines, des cassettes, des photos, des placards, ce que l'on vous propose ici, ce n'est pas la vie de Simone, elle l'a raconté mieux que personne dans *La Nostalgie*. Ce n'est pas sa carrière, d'excellentes émissions de télévision y ont pourvu. C'est le contenu d'un placard. Des petits bouts de mémoire en vrac, un voyage à travers les images qu'elle gardait.

Ca y est... Une rose ! Ah c'est une rose ! (rire) Voilà Jim, il avait beaucoup d'allure. Je suis Lady Vamos. Vous pouvez pas vous rappeler parce que vous êtes tout jeune.

Les comédiens sont d'étranges animaux, c'est connu depuis Molière. Qui pourrait croire que Simone était biologiquement incapable de faire fonctionner un projecteur. Elle décrit très drôlement dans *La Nostalgie* la cérémonie des changements de bobine qu'elle accomplit ici avec une désinvolture de Matadore. Voilà même un scoop : Simone Signoret conduisant une automobile, phénomène qui ne s'est produit ni avant ni après.

Ah, mais parce que c'est pas soi, quand on est devant la caméra. C'est l'Autre. C'est la bonne femme qu'est rentré en vous. Je veux dire, euh, on ne se met pas dans la peau de quelqu'un, c'est quelqu'un qui rentre dans la vôtre. Alors à ce moment là, comme c'est pas soi, on peut être, euh... on est la femme de mauvaise vie, on est la laborantine, on est la bonne sœur... On est l'Autre.

Bon, le dédoublement, le paradoxe, on connaît. Simone pratique ce paradoxe suprême de toujours mettre quelque chose d'elle dans cette Autre qu'elle se flatte d'être et de pouvoir se réconcilier l'espace d'un film avec ce monde de la technique qu'elle abominait.

- Ca n'a pas l'air de vous intéresser les ordinateurs, c'est pourtant un problème de, un problème de liberté qui se trouve...

- Je déteste ça, moi les ordinateurs, écoutez, je veux dire, j'ai horreur de ça, d'abord je ne comprends pas comment ça fonctionne. Et puis je... pour moi, c'est tout ce que je déteste au

monde, je veux dire, c'est... c'est le contraire de ce qui est humain, c'est... Alors, je trouve que là c'est intéressant ce qu'on entendait...

- Mais c'est la technique que vous refusez là ou c'est le système ?

- C'est le système dans son... dans son entier, mais moi je suis passéiste, je suis vieille, je suis très démodée, je suis pas.... Il y a des choses pour lesquelles je vais un peu de l'avant mais non, là, les ordinateurs, excusez-moi ça... ça m'ennuie atrocement...

Pourtant quand elle nous a plaqués un jour de septembre 85, c'est sur l'ordinateur du Minitel qu'on a pu lire les témoignages les plus humains justement, les moins sollicités. Le service télématique de *Libé* avait ouvert une rubrique « Votre Simone Signoret ». Des centaines d'inconnus se sont mis à pianoter sur leurs claviers. On a pu lire aussi « Bon débarras, c'était une communiste et une poivrote ». Double anachronisme. Ailleurs, on était plus exact. Maintenant, flash-back. Dans *Les Visiteurs du soir*, la magie d'Arletty ralentissait le temps et l'arrêtait. A la télévision, Anne Sinclair a fait profiter Simone d'un prodige du même acabit.

EXTRAIT DES VISITEURS DU SOIR :

« Comme c'est curieux ! Vous riez, vous ne savez pas pourquoi vous riez ! »

Alors là, je veux dire, vous accomplissez un des rêves de ma vie parce que chaque fois que j'ai revu ce film à la télé, j'ai dit à ma famille « Me voilà, me voilà, attention ! et hop, c'était trop tard, et là, vous m'avez offert une image fixe, c'est vraiment... C'est du grand luxe.

- J'espère que la famille regarde !

- J'espère que ma famille regarde et enfin va pouvoir voir ce plan inoubliable...

-... dans Les Visiteurs du soir.

La Nostalgie, page 65 : « C'est très difficile de jouer un petit rôle au cinéma. Par exemple, vous jouez la cousine. Sur la convocation vous avez pu lire : « rôle : la cousine. Décor : repas de noce et ouverture du testament. Depuis l'arrivée de cette convocation, vous rêvez de cette cousine que vous allez devoir être pendant un ou deux jours de votre vie à vous, sans rien savoir d'elle. Si c'est une cousine pauvre, si c'est une cousine aguichante, si c'est la cousine de la mariée ou celle du marié, au quel cas, peut-être est-elle est amoureuse du marié ou bien peut-être une cousine cupide qui sera très déçue à l'ouverture du testament. Arrivée au studio, le chef maquilleur n'a pas le temps de s'occuper de vous, il s'occupe de sa vedette, il donne quelques instructions à son très jeune, ou très vieil assistant, qui vous barbouille légèrement tandis que lui-même est en train de modeler très soigneusement le visage d'une dame ou d'un monsieur que vous ne reconnaissez pas tout de suite. Comme vous êtes morte de trac, vous ne parlez pas. Eux parlent de la projection de la veille, des extérieurs dont ils reviennent, et de cette vache qui était si drôle quand elle est entrée dans le champ. D'autres acteurs arrivent qui font partie de la famille, qui savent très bien de qui ils sont le père ou l'amant et ils reparlent

de la projection de la veille et de cette vache irrésistible tandis que vous continuez à vous demander au cou duquel vous allez devoir sauter tout à l'heure. Quelqu'un que vous ne tutoyez pas dans la vie, avec qui vous n'avez pas mangé à la cantine, qui ne connaît pas votre nom et qui s'est demandé au maquillage si vous étiez engagé pour faire la serveuse du linge du mariage ou la cousine jusqu'à ce que le chef maquilleur, en consultant sa feuille de service, annonce : « Euh... la cousine ».

EXTRAIT DE FANTOMAS :

« - Devant nous ont comparu publiquement en la maison commune, Mlle Hélène Gurne, née au Cap le 21 septembre 1922, sans profession, fille du Capitaine Gurne...

- Continuez, continuez, je vous prie ! »

EXTRAIT DE MACADAM :

« - Ah, voilà Madame.

- Ah Léon, ce qui vient de m'arriver est épouvantable !

- Tenez, ma chérie, c'est du porto béni !

- On m'a attaqué dans la rue, Léon, j'en tremble encore. Je... Je sens que je vais m'évanouir.

- Allons, voyons, tout à l'heure ! Racontez d'abord.

- Regardez Léon, on m'a volé ma bague.

- Celle que je vous ai donnée ?

- Mais voyons, je n'en porte jamais d'autre !

- Ah ça, c'est plus ennuyeux. Et comment vous en êtes vous aperçu ? Je parie que vous l'aviez laissé au lavabo !

- Mais non ! Mais non, Léon, on m'a attaqué avec une mitraillette juste au moment où je sortais de chez moi pour venir vous rejoindre, un homme... Un homme m'a bousculé...

- Une mitraillette ? Vous avez crié j'espère !

- Ah, mais il était trop tard, il était déjà parti ! Oh mais Léon, si vous aviez vu son regard...

- Ah, et alors ?

- Eh ben c'est tout.

- Et... la mitraillette ?

- Oh ! Ben, il y avait sûrement une mitraillette !

- Et la bague ?

- Il n'y avait plus de bague... »

A la rubrique des mots qui ne savent pas encore qu'ils seront clés :

EXTRAIT DE MANEGES :

« - On sent que vous n'êtes pas heureuse... Même quand vous riez, il y a dans votre regard une chose qui ne trompe pas et... une certaine nostalgie... »

Ou comment après la publication de son premier livre, notre héroïne alimentera en titres la quasi-totalité de la presse française. Chacun sait qu'au moment où Simone publiait son livre, la nostalgie devenait une catégorie à part dans les catalogues américains. Certaines bobines du placard d'Auteuil peuvent entrer dans cette catégorie là. Ce sont les petits films 16 mm que Montand tournait à Saint-Paul de Vence. Encore un scoop : Montand caméraman et un document précieux pour les archives où l'on voit comment Catherine Allégret, instruite par l'histoire de la cousine, s'est préparée très tôt à son premier rôle.

EXTRAIT DE COMPARTIMENT TUEURS :

« - Passez-moi la serviette qui est dans la valise... »

Le tournage de *Compartiment*, comme on dit dans la famille, témoigne aussi de la douce folie qui régnait à l'époque. Tous les copains étaient là, et pour paraphraser Simone qui fabriquait tout le temps des verbes : « amertumer », « mythologer », « nostalgier », le petit sketch qui va suivre pourrait s'intituler : comment « perplexer » un journaliste.

Yes, I don't talk to my daughter since because I wanted to play her part...

- Ha ha...And your daughter get your part ?Why don't you speak to the producer ?Who's the producer ?

- Oh, he's... I can't remember his name, I wanna forget him.

- Who owns the... ?

- Could I introduce our colleagues ?

- I'd like very much to meet them

-Yes, the director is... It's his first film. Mister Costa-Gavras...

- Bonsoir

- Bonsoir

- *Monsieur Claude Mann, this is Mister Trintignant...*
- *Do they speak english ?*
- *Do they know... have any idea what we are talking about ?*
- *Est-ce que tu comprends de quoi on parle ?*
- *Oui...*
- *Tu as quelque chose à dire sur ton personnage ?*
- *Euh... Oui. Au départ, mon personnage c'était le principal et puis, c'était tellement mauvais que... ils ont coupé des scènes et il reste une ou deux scènes...*
- *Non, tu as fait couper...*
- *HE cut...*
- *Non, non, c'est pas ça qu'il a voulu dire, il a voulu dire que c'est ... Non, non, non non non non non ! Il a dit qu'il a voulu faire couper son truc, parce que si on avait pas coupé son truc, lui, il aurait pas pu faire le sien, et s'il avait pas pu faire le sien... Non, non, c'est pas une question... Non, non, non, non, une seconde... Il a voulu faire couper, il a pas voulu... Don't go away, don't go away !*
- *You must sit down ! Il a voulu faire couper parce que tu n'aimais pas quoi ? Jouer avec moi ?*
- *Mais tout, oui, parce que je n'aimais pas jouer avec toi, parce que je trouvais mes scènes...*
- *They're talking about the picture...*

Ce qui nous amène à une autre boîte : encore de la nostalgie mais haut de gamme cette fois, en couleur : la piscine d'Auteuil qui a vu passer tous les amis de la famille, de Jacques Prévert à Bernadette Pluvier, avec José Arthur dans le rôle d'Esther Williams. C'est assez touchant de voir que les grands professionnels du cinéma quand ils se filment entre eux font exactement la même chose que les autres. Pour les habitués d'Auteuil, la grande maison de Normandie aurait été cette maison de famille où l'on vient dans les moments de grand bonheur ou de grand malheur, comme dans les livres. Pour Jacques Becker, elle aura été un temps sa maison. Mais il n'aura pas vu *Casque d'or* en roman-photo brésilien. Un film inspiré par les premières pages du Petit Journal illustré et revenu à ses origines avec pour conclusion une phrase définitive qu'aucun spectateur ne se rappelle avoir entendu Reggiani prononcer.

Jacques Becker était certainement un homme intéressant. Mais la personne qui m'intéressait, je dois le dire, c'était la petite.

Mémoires de Mayo qui a dessiné les costumes de *Casque d'or* :

Vous ne pouvez pas imaginer la beauté qu'elle avait. Elle était, euh... pour moi, absolument bouleversante. Mais elle, vraiment, j'étais baba devant elle. Je sais pas pourquoi la présence,

euh... le dessin de son visage était précieuse, lui donnait l'air d'une petite bête sauvage étonnante, son regard était bouleversant. Je sais que je l'ai habillé avec, vraiment, amour.

Mémoire du chat : César, chat de maison, gardien des souvenirs. Il se souvient par exemple que pendant le tournage d'un certain film, la patronne faisait un détour pour éviter de croiser son regard. Simone a avoué depuis qu'elle se sentait mauvaise conscience, elle jouait le rôle d'une dame pas gentille du tout avec un chat, et elle ne voulait pas qu'il sache.

EXTRAIT DU CHAT :

« Voilà, greffier, la salle s'illumine, les artistes rentrent en piste. Tata tadamadada tada ta tadamada ! L'acrobate...

- Toi, il croit que je te déteste, c'est pas vrai, je te déteste pas, je te trouve même très beau. Mais t'es jamais qu'un chat. Ah non ! Oh non, faut pas abimer les trésors de son papi, hein, parce que son papi les a composé avec amour, tous ses journaux, avec beaucoup beaucoup d'amour ! Oui, tu es insaisissable comme lui... Oh, regarde ce que tu as fait... Oh... Mais regarde ce que tu as fait ! Regarde ce que tu fais, regarde ce que tu fais, regarde ce que tu fais ! Hein ? Tiens ! Tiens ! Tiens ! Mais regarde ! »

Le trésor de la bibliothèque d'Auteuil, c'est peut-être la biographie soviétique de Simone, où toutes les photos ont été retouchées. Le texte, personne n'a jamais vérifié. La seule explication vraisemblable, c'est qu'il fallait bien donner du travail à cette corporation méritante qui, en des temps plus critiques, savait à la commande effacer Trotski, et ajouter Staline. Simone avait toujours auprès d'elle ce modeste chef-d'œuvre à l'usage des nouveaux visiteurs. Une chose qui la ravissait, c'était comment le retoucheur anonyme avait su exprimer le dédoublement de son personnage de pianiste dans *Ombre et lumière* en attribuant une expression différente à la dame et à son reflet.

Une autre salle, pas ordinaire, celle-là, le Palais des Sports de Moscou. Vingt mille places. Mémoire d'une longue histoire d'amour avec la Russie.

Là, au milieu, toute seule, c'est moi. J'essaye de prendre l'air très assurée mais je trouve ça grand, très grand.

Plus tard, quand Montand aura déjà pris ses distances, elle parlera drôlement de cette vieille petite jeune fille qui continue de pleurer dans le samovar. Avant de rompre à son tour, parce que trop c'est trop. Mais avant, *La Nostalgie*, page 163 : « Vingt mille personnes dont au grand maximum, 2000 reçoivent les subtilités de votre interprétation, 3000 les perçoivent. Les 15000 autres font confiance à leurs copains et à la sono. Vingt mille personnes pendant trois jours et qui vous aiment, vous aiment, vous aiment. Il faut être singulièrement bien équilibré pour sortir intact de pareil épreuve. Des enfants naissaient dans le fin fond de la Sibérie, on recevait des télégrammes nous annonçant qu'ils avaient été prénommés Yves Montand. Ca doit peut-être les embarrasser maintenant à l'université après les avoir fait si bien voir à la communale. Il y eut même des jumeaux qui eurent le bon goût d'être une fille et un garçon, la fille fut prénommée Simone, et le garçon Yves. Où que vous soyez aujourd'hui,

Yves et Simone qui allez avoir vingt ans, stratvudi. Simone parle aussi des regards. Entre la masse des spectateurs et la petite troupe des officiels, la découverte de regards différents, qui n'approuvent pas. Qui jugent. Il fallait être extrêmement vigilant pour les découvrir, ces regards-là. Ils appartenaient rarement au visage des gens qui nous entouraient. On les a croisés dans la rue, dans le métro, quelques uns à l'université de Moscou et deux que je n'oublierai jamais, à l'usine Litchatschov. Il n'est pas impossible qu'elle se soit souvenue de ce genre de regards, 14 ans plus tard en tournant *L'Aveu*.

EXTRAIT DE L'AVEU :

« Nous allons vous lire la lettre que l'épouse de l'un des traîtres jugés par le tribunal d'Etat a envoyé au Président de la République :

Au président (...) Après l'arrestation de mon mari, avec les éléments que je possédais sur sa vie, son activité, je pensais qu'il avait été la victime de traîtres cherchant à dissimuler derrière son cas leur activité criminelle dans le parti. Hélas, après la lecture de l'acte d'accusation, et l'audition de ses aveux, mes espoirs se sont effondrés. Mon mari n'a pas été une victime, mais un traître à son parti, un traître à son pays. Ma peine est grande, et c'est humain, mais comme communiste, je dois me féliciter dans l'intérêt du peuple et de la paix mondiale que le centre de conspirations contre l'Etat ait été découvert et me joindre à tous les honnêtes gens du pays pour réclamer un juste châtement des traîtres que vous jugez.

- Depuis que je ne suis plus directeur de l'usine, je peux partir plus tôt.

- A cause de moi... Si tu m'avais pas embauché...

- Mais non, mais non, je ne suis pas d'origine ouvrière, et j'ai été en occident pendant la guerre. Ecoute, je ne te fais aucun reproche. Je sais que tu es sincère. Tu as eu tort d'écrire cette lettre.

- D'abord je l'ai écrite au président de la République, je l'ai pas écrite pour qu'on la lise à la radio. Mais, tu l'as entendu, non ? Plaider coupable !

- J'en ai trop entendu ! Les témoignages, l'acte d'accusation, les aveux... Tout sonne faux ! On dirait qu'ils ont tous appris une leçon ! Je ne crois pas à ce procès.

- Pourquoi le parti ferait-il un tel procès si c'était pas la vérité ? Y'a eu des précédents ! Souviens-t-en !

- Eh ben, justement ! Dans l'acte d'accusation, dans les débats, il y a des bouffées d'antisémitisme, c'est inadmissible. Les héros de la veille deviennent des espions, des traîtres... Non, je ne comprends pas... Je ne suis pas d'accord ! J'ai décidé de renvoyer ma carte du parti.

- Tu sais à quoi tu t'exposes ? Enfin... Pourquoi aurait-il avoué ? Un homme comme lui ?

- Mais il nous l... J'espère qu'il nous le dira un jour... »

A la veille du grand voyage à l'est, Simone avait participé à deux films : *Mère courage*, de Brecht, réalisé à Berlin par Wolfgang Staudte, et jamais terminé. Tout ce qui en reste dans le trésor familial c'est une pochette de photos, couleur d'époque. L'autre est *Les Sorcières de Salem*, tourné également en partie à Berlin Est.

La Nostalgie, page 146 : « Vint le jour où il fallut pendre Proctor. Les charpentiers de la DEFA avaient construit un grand gibet bien solidement, comme fait pour durer. Les accessoiristes avaient préparé des sangles en harnais, un fil invisible reliait le harnais au gibet pour que ni mon mari, ni notre vieille petite Jeanne, ni la paisible Marguerite ne se retrouvent bêtement et vraiment pendus quand on retirerait les tabourets. Toute la population de Salem était réunie et suivait les répétitions. Les sangles tenaient, on pouvait y aller. Lorsqu'il y eut dans la foule d'abord comme un bruissement qui devint vite discussion. Un porte-parole s'avança alors, en s'excusant, il voulait absolument que Herr Rouleau fut mis au courant d'un léger différent qui l'opposait lui à six de ses *Genossen*. Voilà, il n'était pas d'accord sur la façon dont les pieds de Montand jouaient leur dernière scène, après l'enlèvement du tabouret. Les pieds nus de Montand n'exécutaient pas correctement ces derniers soubresauts saccadés qu'on observe couramment chez le pendu après qu'il a rendu l'âme. Il s'excusait auprès de Herr Montand, mais il serait heureux d'aider en lui montrant avec ses mains à lui comment on devait jouer les pieds de Proctor. Les six autres *Genossen* étaient eux aussi désireux d'aider à ce que cette pendaison fut inattaquable sur le plan de la véracité. Malheureusement, leurs pendus à eux n'avaient pas tous eu le même comportement, d'où la discussion. Quatorze mains se mirent alors au service de l'art, de la technique et de la vérité. Elles se raidissaient, leurs doigts s'écartaient, certaines se croisaient et ressemblaient l'espace d'un éclair à des papillons jusqu'à ce que toutes, chacune à sa façon, et selon son rythme propre, atteignissent enfin un gracieux abandon qui signifiait que cette fois, c'était bien fini. Rouleau opta pour un amalgame des sept méthodes, il dit « moteur » et enfin Proctor fut pendu correctement, comme doivent se faire pendre tous les pendus de par le monde. »

Je peux dire que c'est la guerre qui a tout changé, je pense que vous trouverez pas beaucoup de gens de ma génération qui n'admettront pas que ces quatre ans là, qui ont paru durer 20 ans, ont été euh... le ferment de tout ce qu'on a pu devenir euh... par la suite. Enfin, en bien ou en mal...

EXTRAIT DE LE JOUR ET L'HEURE

« - Cinq.

- Cinq ? Cinq quoi ?

- La gagnant, le... enfin, le numéro gagnant !

- C'est moi qui vais vous le dire.

- Les hommes que vous attendez sont fait.

- Vous êtes en retard.

- C'est à cause d'Antoine, il a eu des ennuis. Il a dit qu'il était ? ...

- Chuuuut !

- ... qu'il partait pour Reims, chez euh... Sophie.

- Allez, allez, criez-le ! Annoncez-le à tout le monde !

- Excusez-moi.

- Bon, vous allez vous occuper des colis.

- Ah non !

- Si ! Pharmacie Legendre, rue de Varenne. Avec leur ? , pas besoin de mot de passe.

- Ah, mais je ne veux pas, je ne peux pas, on m'attend chez moi, ce n'est pas possible.

-On vous attend chez vous ! Moi, si je n'arrive pas à temps, d'autres se feront piqués. Je dois tout de suite chercher de nouveaux points de chute ! Vous savez ce que ça veut dire, ça ?

- Non.

- Débutante... Sophie... Je ferai un rapport à Sophie ! Et je peux vous dire une chose : c'est la dernière fois que vous faites une liaison ! »

EXTRAIT DE L'ARMÉE DES OMBRES :

En mon absence et depuis l'arrestation de Félix, Mathilde est descendue de Paris à Lyon où elle s'est installée et où elle fait preuve d'un grand sens d'organisation. Je décide de la prendre comme adjoint. Je savais déjà par le patron qu'elle était une femme remarquable, mais elle m'étonne tout de même. Elle est faite pour commander autant que pour servir. Elle est douée de volonté, de méthode et de patience. Elle étudie chaque jour pendant des heures la topographie de l'école militaire de santé de Lyon, devenue le siège de la Gestapo. Et elle a fini par découvrir que Félix se trouve dans la cellule réservée à ceux qu'il faut faire parler à tout prix. Elle est d'abord persuadée qu'il faudra user d'explosifs pour ouvrir une brèche dans un mur de la Gestapo, puis elle renonce à ce moyen d'évasion et de sauvetage, et se met à étudier un autre plan pour lequel elle travaille les façons de changer d'aspect.

EXTRAIT DE JUDITH THERPAUVE :

« - Dites moi, cette histoire de... de... de part non négociable, c'est... c'est des choses qu'on disait y'a... y'a très très longtemps hein, y'a trente, plus de trente ans. Bon, alors, c'est Bertaud qui veut *La Libre République*, c'est ça ? Eh ben qu'il la prenne ! Comme tous les autres ! Chaque fois qu'il a voulu un journal il l'a eu ! Hein ? *La Libre République*... Trente-quatre ans, exactement. La « Résistance »... Les « Résistants »... C'est fini tout ça. Regardez-vous ! Regardez-nous ! Hein ? Des vieux ! Des vieilles ! Des veuves ! Et les autres ? Eh oui, les partis... Les syndicats... Qu'est-ce qu'ils font ?

- Reine, il est à nous, ce journal...

- Oui, nous sommes combien ?

- Trente... Une trentaine, pour 3000 parts...

- Bon, alors, Bertaud en veut 15, il l'a le journal !

- Bon, Reine, tu n'as pas le droit de dire ça !

- Mais si j'ai le droit ! Et puis m'appellez plus « reine », hein ! « Reine », c'est fini aussi, c'est du passé ça, vous m'appellez Judith, c'est mon nom. Si j'ai le droit ! Parce qu'un type comme... tiens, Simoneau par exemple ! Ben Simoneau, il a des dettes jusque là, alors il le prendra l'argent de Bertaud, et comme ça, il pourra retaper son garage... Puis les veuves, les veuves qui avaient complètement oublié qu'elles avaient dans le fond de leur tiroir des bouts de papier, comme ça, dont elles vont s'apercevoir tout d'un coup qu'elles... qu'ils valent de l'argent, elles vont, elles vont le prendre aussi c't'argent. Puis si c'est pas elles, ce seront leurs enfants ! Regardez les miens, ils sont déjà là ! Parce que les enfants, ils s'en foutent de nos vieilles histoires !

- Tu vas loin...

- Ils s'en foutent et... et... et je leur donne pas tort... Vous la lisez, vous, *La Libre République* ? Hein ? Vous la lisez ? Tiens, lis-là !

- Mais, écoute, bon euh..., bon, écoute, justement, ce qu'on te disait tout à l'heure, c'est que on a pensé tous ensemble... On a pensé que ce serait bien... que ce serait très bien que ce soit toi qui reprennes la direction du journal. Parce que... et que veux-tu ? Mais, ça ne peut être personne d'autre ! Et moi je peux te dire qu'il y a une légende Judith Therpauve.

- Tu t'es fait avoir...

- Et finalement, sans bien la connaître, vous laissez utiliser votre nom et votre notoriété pour une cause que vous ne connaissez pas, ou mal...

- Enfin, j'en connais un peu plus long que vous avez l'air de le dire... Je veux dire que c'est pas, je n'ai pas suivi ce procès comme j'ai pu suivre les deux procès de Goldman, c'est ça que je voulais dire en disant que je n'ai pas été un témoin, moi, premier procès de Goldman, je n'ai vu que... Je jurais pas de l'innocence de Goldman mais je jurais de la culpabilité des gens qui l'avaient jugé, qui avait décidé du jugement parce qu'ils avaient vu les mêmes choses que moi, les mêmes témoins qui disaient absolument n'importe quoi... Je parle du premier procès de Goldman... Là, je n'ai pas été le témoin de, c'est ça que je veux dire en disant que c'est pas une affaire que j'ai vraiment bien bien bien suivi.

- Oui, mais alors, ce que je voudrais savoir, c'est comment...

- La raison qui me fait demander à Maître Félix de venir en parler ici, aujourd'hui, c'est d'abord parce qu'on m'a demandé effectivement de... de... de donner un petit coup de main, et que, quand ça m'ait offert comme ça, de parler, je peux pas tout le temps pirater les radios et télévisions nationales, mais quand on a un petit temps comme ça d'antenne, on essaie d'en profiter pour que ça profite pas qu'à la gloire de l'acteur qui a un film qui sort dans la journée.

- Alors, attendez, finalement... Vous n'avez pas l'impression...

- On n'utilise pas mon nom, moi, on utilise mon nom...

- Si, quand même !

- Je le laisse utiliser...

- Oui, vous laissez utiliser...

- ... en toute honnêteté parce que... Moi je ne viens pas vous affirmer que M. Bouvillain est innocent. Mais je viens vous affirmer que le refus de rouvrir le dossier est absolument coupable.

EXTRAIT DE MADAME LE JUGE :

« - Je voudrais vous poser encore une question. Gérard Plantier... Vous l'aimiez ?

- Oui, Madame, j'aimais Gérard. Vous ne voudriez pas que je pleure devant vous ?

- Au revoir, Mademoiselle. Vous pouvez signer votre déposition s'il vous plaît.

- Merci, Mademoiselle.

- Au revoir.

- Au revoir...

A force de s'intéresser aux choses de la justice, il fallait bien que Simone se retrouve un jour dans la peau d'une « jugesse » de fiction ou plutôt, comme elle n'aurait pas manqué de le relever, qu'elle lui prête sa peau après avoir prêté sa voix à de vrais accusés, dans de vrais procès. Elle avait milité pour Mauvillain, et Mauvillain rejugé serait acquitté. Elle militait pour la réouverture du procès Goldman, et Goldman était innocenté.

Vous connaissez sans doute le verdict du procès Goldman que nous attendions hier soir ensemble, il a été prononcé...

- *Quand il y a eu à Amiens le second procès de Pierre Goldman, il s'est trouvé que la veille de l'ouverture du procès, la télévision avait rediffusé ou diffusé Les Granges brûlées, dans lequel je joue une admirable mère de famille qui travaille beaucoup, qui travaille le dur travail de la ferme et euh... j'ai un très beau personnage de femme honnête, et on était à Amiens, on était dans la Somme où il y avait, parmi les jurés et parmi le public qui était là des gens de la région et un public rural et j'ai senti très bien euh... dans le regard des gens sur moi quand on m'a vu euh... dans cette salle d'audience... J'ai senti un grand respect, un grand amour, qui était certainement dû à ma prestation de la veille, dans Les Granges brûlées. Et comme il était un secret pour personne que je faisais partie du groupe de gens qui suivaient ce procès parce que, nous, on croyait à l'innocence de Goldman, euh... cet amour à porter à cette dame des Granges Brûlées, on me l'a... cet air de confiance aussi, on me l'a*

donné à moi, dans les regards, et je me disais que si la veille, on avait passé Les Diaboliques par exemple, ou j'enfonçai mon camarade Meurice sous l'eau et où en plus, je joue le double jeu, c'est moi la meurtrière, eh ben, j'aurais été la dame des Diaboliques dans cette salle d'audience et que peut-être la confiance et l'amour, on me l'aurait pas donné.

EXTRAIT DES GRANGES BRULEES :

« - Merci. »

Le prédécesseur du chat César s'appelait Oscar. Ce nom avait une raison d'être. Pendant que Montand donnait son récital de l'automne 58 à l'étoile, Simone était appelée à Londres pour la première d'un petit film anglais qu'elle avait beaucoup aimé tourner. Le lendemain, les interprètes croulaient sous les louanges et fidèles à l'esprit de St-Paul-de-Vence, ils en rajoutaient. Ils s'envoyaient de fausses critiques où le producteur était comparé aux géants d'Hollywood et miss Signoret à Greta Garbo. « C'était de l'humour de lendemain de bachot » écrit Simone dans *La Nostalgie*. « Nous avons bien le droit de ne pas nous prendre au sérieux et c'est dans un état d'euphorie bêtifiante que je réapparus le soir même dans les coulisses du théâtre de l'Etoile, juste à temps pour voir mon mari saluer le public après sa dernière chanson. Les gens criaient « une autre ! » et lui ne savait pas encore que c'était Greta Garbo qui lui tendait sa serviette éponge.

EXTRAIT DE ROOM AT THE TOP :

“- I couldn't do without you. I love you, Alice...

- I love you.

- Remember, you once said “loving friends”, you said, let's be loving friends. I didn't want to fall in love with you. I tried to fall in love with Susan.

- What are we gonna do ?

- I don't know... It's been (...) last weeks... I want you all the time. I just (...) our meetings. Listen, couldn't we have a fortnight starting next month, on the 15th. Charles knows a cottage that belongs to a friend of his. We could have a few days for next to nothing ! And there would be nobody for miles around... Just us... Together...

Congratulations to those five talented ladies nominated for best performance by an actress : Doris Day : “Pillow Talk”, Audrey Hepburn : “The Nun Story”, Katharine Hepburn : “Suddenly Last Summer”, Simone Signoret : “Room at the Top” and Elizabeth Taylor, for “Suddenly Lest Summer”. Simone Signoret ! Room at the top !

- I... I can't say anything, oh I thank you... I thank you so much ! I wanted to be very dignified and all that... but I can't. You can't imagine what it is for me, being French. You can't imagine. And I want to thank Jimmy Woolf and Jack Clayton and Laurence Harvey

because it looks a little corny to say that but I know that without them, I would never have been here tonight. Thank you so so much !

Tout le monde connaît l'histoire de cet Oscar. On sait moins qu'en 1965, Simone Signoret recevait l'Emmy qui est l'Oscar de la télévision américaine, pour une dramatique d'une heure qui est étrangement demeurée inédite en France.

EXTRAIT DE A SMALL REBELLION :

« - What did you say ?

- What are you waiting for ? I'm not gonna stop you ! Go ahead, go !

- No, no, no, what did you say just before that...

- Disappear ! I don't care... Look lady, I'm not gonna play games with you ! I don't have to be Charlie, I'm a writer, forget it !

- Are you drunk ?

- Yes, I am. Like André Gide, I'm intoxicated with reality ! Why don't you try it sometime ? It's a kick !

- André Gide ! Reality ! But what do you know about reality ?”

Mais le rôle peut-être le moins connu de Simone, c'est celui d'intervieweuse. La scène se passe en 1963 sous l'œil de Bill Klein, décor les grands magasins.

On aurait pu aller à une sortie d'école, mais là on a envie de lumière. On aurait pu s'installer devant une porte d'hôpital, là aussi y'a beaucoup de femmes, mais là c'était choisir l'étiquette de l'inquiétude et du chagrin. On aurait pu aller dans un salon de thé, mais on aurait vu que des femmes qui ont le temps d'aller prendre le thé. Alors, on est venu ici parce que c'est ici qu'elles viennent toutes, apparemment, quand elles sont disponibles. Quand elles n'ont pas d'autres soucis que celui de regarder et d'acheter.

-Ce travail vous intéresse ?

-Beaucoup, oui, il m'intéresse.

-Vous croyez qu'il vous manquerait si vous le faisiez plus ?

-Non, j'aurais beaucoup d'autres compensations ! Au début peut-être...

-Au début ça vous manquera ?

-Au début, peut-être, oui... Mais je pense que non.

-C'est pour ça que, au début, vous envisagiez pas de le quitter en tout cas ?

-Oui.

-Vous aviez 10 ans, vous pensiez quoi ?

-Ah, mais je disais toujours à maman, tu me choisiras mon mari parce que je trouve que tu as... enfin parce que j'aime bien papa !

-Pourquoi tu as, pourquoi tu as accepté de faire ça avec nous ?

-Ben, j'ai accepté de le faire, parce que, parce que les gens ça m'intéresse ! Je suis curieuse, indiscreète, je sais pas comment ça s'appelle, et que c'est un rêve de... Je crois que c'est le rêve de beaucoup de gens de pouvoir se balader, d'arrêter les gens, et absolument sans rien savoir sur eux, à savoir ce que sont les gens, par exemple, si je suis dans un train, et qu'il y a six personnes dans le compartiment, j'en suis malade si au bout du voyage, je sais pas ce qu'ils sont. Et, euh... il y a les indices comme le genre de journaux qu'ils lisent ou la façon dont ils vous demandent si vous avez froid et s'ils peuvent ouvrir la fenêtre ou si bon, les propos qu'ils tiennent au passage des villes, tout cela vous met sur des voies et... et moi, j'ai besoin de savoir.

-Y'a des... y'a des gens là qui nous regardent...

-Oui...

-Ca te gêne, ça ?

-Non, je, là je ne les vois pas parce qu'ils croient que je suis en train de jouer la comédie alors euh... alors, je les vois pas.

-La comédie euh... Ils voient bien que t'es pas très maquillée...

-Je suis beaucoup plus maquillée puisque que je me maquille pas du tout dans la vie...

-Pourquoi ? Pour te reposer ?

-Non, parce que... D'abord, parce que quand j'étais très jeune, je me maquillais beaucoup, et puis, mon mari m'a fait me débarbouiller, et... et je me suis plus maquillée du tout. Ca fait 15 ans que je me maquille plus.

-Et lui, il t'a fait une scène parce qu'il trouvait que tu te maquillais trop ?

-Oh, il m'a pas fait de scène...Il m'a dit faut te débarbouiller alors je me suis débarbouillée.

-Tu fais toujours ce qu'il dit ?

-Euh... Je fais plutôt ce qu'il dit, oui, mais j'aime bien.

-T'es pas une femme libre alors ?

-Je suis libre exactement de la façon dont... dont je le veux. Aussi peu et autant que je veux.

Quand on aime les gens et qu'on s'intéresse aux gens, on finit par les bouffer parce que... Y'a rien qui me rend plus triste que de savoir que les gens que j'aime sont dans un endroit dont je ne sais rien. Autrement, j'ai toujours un peu l'impression d'être frustrée, ça c'est vrai.

- Oui, c'est ça, vous pensez que vous avez besoin d'être sans cesse reliée ?

- Ah, c'est le fil...

Ce fil, c'est le dernier qui me rattache encore à nous. Avant-hier soir, j'ai dormi, je m'étais couchée avec le téléphone. Non, non. Non, dans mon lit. Et je sais, je suis très ridicule, mais j'avais le téléphone dans mon lit parce que malgré tout, on est reliés par le téléphone. Il va chez toi, et puis... et puis, j'avais cette promesse de ton coup de téléphone alors figure-toi que j'ai fait une foule de petits rêves. Ce coup de téléphone devenait un vrai coup que tu me donnais et je tombais ou bien un cou, un cou qu'on étrangle ou bien j'étais au fond d'une mer qui ressemblait à l'appartement d'Auteuil et j'étais reliée à toi par un tuyau de scaphandre et je te suppliais de ne pas couper le tuyau, enfin des rêves stupides quoi, si on les raconte, Seulement, dans le sommeil, ils vivaient, c'était terrible. Parce que tu me parles ? Voilà cinq ans que je vis de toi, que tu es mon seul air respirable, que je passe mon temps à t'attendre, à te croire mort si tu es en retard, à mourir de te croire mort, à revivre quand tu rentres et quand tu es là, enfin, à mourir de peur que tu partes. Mon rêve n'est pas si bête, si tu coupes... si tu coupes le tuyau...

Quand elle était l'Autre, Simone s'est appelée Dora, Dédée, Elisabeth, Rose, Rosa, Alice, Mathilde, Lady Vamos, Marie, dite Casque d'or, et trois fois Thérèse. La première était Thérèse Raquin, la dernière Thérèse Humbert, entre les deux, la Thérèse grabataire de *Police Python*. Quelque fois, les mots de l'Autre pourraient servir à l'Une, et on reconnaît à l'oreille les mots qui appartiennent à Simone autant qu'à Thérèse.

EXTRAIT DE POLICE PYTHON :

« - ... Cloison... Eh oui, le cloisonnement, c'est le principe même... »

Car il faut savoir cloisonner tous ses Autres, pour que par exemple un acteur nommé François Périer passe tout naturellement du rôle de mari indigne à celui de notaire complaisant, tout en s'offrant le luxe de commenter lui-même la transition.

EXTRAIT DE THERESE HUMBERT :

« -Je connaissais feu Monsieur votre père, Gaston Humbert, et lui vouais admiration, respect...

- Hélas, hélas, tant que mon cher beau-papa était avec nous, il nous, il nous conseillait, il nous éclairait, mais maintenant Maître, maintenant nous sommes mon époux et moi pour ainsi dire, livrés aux lions. Qu'est-ce que vous voulez, moi, je suis une femme très simple, je suis une femme de la campagne qui ne demanderait qu'à être laissée en paix, quant à mon mari, lui, c'est un artiste.

- J'ai fait quelques années de droit comme tout le monde mais...

- Alors voilà, maître, je suis l'héritière de la plus grosse fortune de France, j'ai de grandes espérances, de très très grandes espérances même et, seulement voilà, en attendant, pour vivre, il me faut emprunter. Alors, les prêteurs qui connaissent mes grandes espérances en profitent et me prennent à la gorge et se donnent le mot alors finalement, il se passe pas deux journées que je ne sois sollicitée par un avoué, par un notaire, par un conseiller financier, le monde entier veut prêter à Thérèse Humbert et le monde entier veut faire signer à Thérèse Humbert des billets à ordre avec clause très spéciale. Ce qui fait que tous les usuriers de la terre se donnent rendez-vous et bivouaquent dans mon antichambre.

- Mais Madame, vous n'êtes pas obligée d'accepter leur argent.

- Mais comment vivre, maître, comment vivre ? Et surtout, comment payer les procès ? Oui, parce que, depuis des années, c'est-à-dire, je vous avais pas expliqué mais depuis des années, je suis en procès, moi ! Je suis en procès avec ces Crawford, enfin, les neveux Crawford, qui me contestent mon héritage. Alors, depuis des années, j'essaye d'en sortir, j'essaye d'entrer en possession, de réaliser, et de rembourser, y'a rien à faire !

- Euh, prenons les faits, et examinons les ensemble calmement, voulez-vous ?

- Oui, Maître, mais vous voyez, je vous le disais bien, oh, je suis pas faite pour cette vie-là moi, je...

- Ma chère, veux-tu que j'expose ? Tu t'emballes, tu t'emballes... Nous ne sommes pas à la rue, que diable...

- Non, Frédérique, écoute, je peux très bien répondre à Maître Dumorgue s'il me pose des questions simples. Merci beaucoup. Entre péquenauds, je suis sûre que nous allons nous comprendre ! »

Thérèse Humbert aura été un des plus grands rôles de Simone. Elle qui aimait par-dessus tout être surprise, être rêvée, celui-là, elle l'a voulu, au point de déclencher elle-même la production du film. C'était une façon de renouer avec la sublime fofolle de *Macadam* et de laisser exploser cette drôlerie qu'en 30 ans de carrière, une profession trop respectueuse avait si peu sollicitée. C'était aussi le portrait d'une société, elle l'a dit dans ses interviews, c'est l'époque où la France était la plus riche et la plus pauvre, la plus vaniteuse, la plus bornée, la plus bigote. Derrière les Humbert, c'est la France de 1900, Dreyfus, l'appât du gain, et la rapacité qui font que finalement, les dupés sont pires que leurs escrocs. Elle avait adoré jouer l'extravagante personne qui escroquait cette France-là, cette France revancharde, antisémite et affairiste qui cycliquement réapparaît. Elle aurait peut-être aussi aimé imaginer qu'à la même époque, au même moment, dans la même église où, au premier rang, paraient les gredins et les parvenus, on pouvait apercevoir tout au fond, Manda et Casque d'or.

Je suis beaucoup plus consciente aujourd'hui quand je trouve des photos ou que je revoie des vieux films, de cette beauté dont je n'ai jamais eu vraiment la conscience au moment où elle était sur mon visage. Je m'en rendais pas compte. Vraiment. Je sais pas, c'est pas une blague. Sans ça, probablement, j'en aurais parlé, dans le livre. Je parle du vieillissement, mais je parle pas de ce physique que j'avais à l'époque, parce que j'en ai jamais été vraiment, vraiment consciente. Enfin, on peut ne pas me croire, mais je dis pourtant la vérité.

La Nostalgie, page 313 : «Je n'ai jamais été une star. Je n'ai jamais imposé une coiffure, une façon de parler, un style vestimentaire. C'est très difficile d'être une star et c'est très difficile de rester star. Et ça doit être horrible de cesser de l'être. C'est très facile de continuer à fonctionner au rythme de ses contemporains, de mûrir puis de vieillir avec eux. Et c'est miraculeux d'accéder à des rôles de plus en plus beaux et forts, chargés de votre mémoire et de vos expériences personnelles qui ont mis des rides sur votre visage. Elles sont les cicatrices du rire, des larmes, des questions, des étonnements, et des certitudes qui sont aussi ceux de vos contemporains. Pour la plupart des femmes, ces cicatrices-là sont des ennemies et elles les traquent, elles les dépistent, elles essaient de les détourner, de les effacer, et comme je les comprends. On ne fraternise pas avec l'ennemi quand l'ennemi ne vous rapporte rien, quand on ne peut pas s'en servir. Pour les stars, ces cicatrices-là sont des meurtrières, des sommations avant expulsion d'un territoire, celui du rêve. Elles sont obligées de le quitter de peur d'annuler les rêves qu'elles ont su donner à rêver pendant quelques années. Pour les gens comme moi, qui n'ont eu ni les épaules, ni le goût, ni le courage de faire le métier de star, ces cicatrices là ont été des alliés, voire même des alibis. Est-ce qu'on joue mieux quand on a vieilli ? On ne joue pas mieux. On ne joue plus. On est.

Les acteurs sont des gens formidables parce que ce sont des enfants qui ne vieillissent pas. Ils vieillissent à l'extérieur, mais ils vieillissent absolument pas à l'intérieur, puis ils continuent à jouer au papa, à la maman et à la marchande. Hein ? Et... je suis beaucoup plus fière d'être actrice que d'avoir fait mes deux bouquins... Comment vous dire ? Je suis très contente à l'idée de retravailler, mais ça, c'est très primaire comme sensation, je me suis vu à un moment donné en grand danger de ne plus travailler. Bon, je me suis même vu en grand danger de, peut-être, plus rien du tout vu que je serais plus là. Je m'y étais faite d'ailleurs, d'une curieuse façon. Et puis bon, ça s'est pas passé comme ça. Et à l'idée que je vais, c'est drôle parce que pour moi, c'est un petit avant-goût quand même aujourd'hui : c'est les lumières, c'est la caméra, c'est... Je me suis quand même fait donner un petit coup de plumeau par Maud avant de me présenter devant vous. Déjà ça me fait renouer avec ça, et je sens que... que c'est formidable, de penser que dans quelques mois, je vais recommencer à faire l'enfant, l'enfant un peu prolongé, mais enfin, une enfant quand même. Et, je vais aussi curieusement, me trouver confrontée avec une autre chose qui est que j'ai perdu ce poids que j'avais eu tout à fait le tort d'emmagasiner depuis une dizaine d'années, auquel je devrai être très reconnaissante quand même parce qu'il m'a permis de jouer des choses que j'aurais probablement pas pu jouer. Je pense pas que Mme Rosa de La vie devant soi j'aurais pu le jouer avec le poids que j'ai maintenant. Je pense que, me servant très hypocritement de mon poids, je lui ai donné, à elle, un poids, à Mme Rosa. Je crois pas qu'aujourd'hui, si M. Mizrahi venait me dire : « Tu veux faire Mme Rosa ? », je crois pas que je saurais trouver comment il faut le faire. Et la seule énigme que je me pose, comme ça, entre moi et moi-même, enfin apparemment pas, puisque j'en parle devant tout le monde, mais enfin je le dis

quand même, c'est si je vais retrouver en moi la même capacité que celle que j'avais quand j'étais devenue cette grosse bonne femme que je m'étais laissée devenir.

EXTRAITS DE LA VIE DEVANT SOI :

- Ca, c'est quand j'étais à..... C'est bien fini tout ça, tiens...

- Et ça ?

- J'avais 18 ans.

- Et ça ?

- Ca, c'est quand je me défendais à Vavin. Non, à Pigalle. Vavin, c'était après.

- Et celle-là ?

- Ca, c'est tout de suite après la guerre. J'étais déjà plus la même, hein ?

- Et lui, qui c'est ?

- Félix. C'est Félix Blumentag à qui j'ai donné mon amour, alors il m'a piqué toutes mes économies, et puis il m'a dénoncé à la police française, comme juive, d'ailleurs ça lui a pas réussi parce que, il s'est fait ramasser très peu de temps après, et il n'est jamais revenu d'Allemagne.

- Que Dieu vous fasse vivre 120 ans !

- Celui-là, faut pas m'en parler, hein ! Il a qu'à rester là où il est.

- Mais pourquoi ? Vous ne croyez pas en Dieu ?

- Dieu, j'ai vu ce qu'il a fait à Auschwitz, Dieu il a des yeux, il voit pas, il a des oreilles, il entend pas, il a une bouche et il parle pas. Ah, il est trop tard pour qu'il vienne me demander pardon parce que ce qui est fait, est fait. Il me fait plus peur. Alors à mon enterrement, je veux pas de Dieu, je veux pas de rabbin, je veux rien. On n'aura qu'à me mettre sous un arbre. Je serais bien.

- Quand vous jouez quelqu'un, vous êtes un « enfant » entre guillemet...

-Ben, oui...

-Ben, j'ai pas du tout l'impression, et je crois que les gens qui nous regardent ont l'impression d'avoir à faire à un enfant avec Simone Signoret. Il me semble au contraire que ce que vous dites...

- Je veux pas dire que j'ai rajeuni avec mon amaigrissement au point de devenir un enfant...

- Non... Non, je veux dire par là qu'il y a une notion... Il y a une notion d'irresponsabilité parfois, hein, dans l'enfance. On est pris en charge et on joue à être quelqu'un, et c'est ça que vous voulez dire quand vous parlez des comédiens.

-Oui...

-Oui, bon, ça c'est une partie de vous, parce qu'à côté de ça, vous prenez d'autres choses et d'autres gens en charge et vous êtes quelqu'un de responsable. Et là, vous jouez pas la comédie. Donc venez pas me dire que vous êtes simplement une enfant qui s'amuse et qui s'amusera toute sa vie !

-Ben, écoutez, je... je vous remercie beaucoup, je suis très flattée, mais je suis pas sûre...

- Non, mais ce n'est pas un compliment, c'est une affirmation, c'est évident !

- Je suis pas sûre, euh... que le mot ne soit pas pourtant le bon mot choisi quand même, celui de l'enfant, même prolongé... Parce que je crois qu'il faut aussi une dose d'infantilité ou d'infantilisme pour justement, continuer à se passionner.

-Ah...

-Parce que je crois que les adultes qui en arrivent au point où ils disent : « Oh lala, oui, moi aussi j'ai cru à ça quand j'étais jeune mais j'ai eu bien tort, et maintenant c'est fini. », ceux-là sont les adultes. Tandis que je connais des vieux enfants, moi. Euh... Bon. Reparlons de Sartre. Je vais me faire moquer de moi si je dis que Sartre était un enfant, mais il avait les qualités de l'enfance, Sartre, jusque... jusqu'à la fin, il a continué à s'indigner, et à s'enthousiasmer, avec la fraîcheur du cœur d'un enfant. C'est ça que je veux dire.

-Oui, oui, je comprends...

-Alors, nous en plus, les acteurs, on peut donner libre cours à notre goût du jeu, hein, notre goût d'imiter quelqu'un de se déguiser, hein, appelons ça se déguiser finalement. Et ceux qui sont pas acteurs, ils gardent... la part d'enfance qu'ils gardent en eux, c'est celle qui leur permet encore, même après avoir été berné, après avoir été déçu par des... et même après avoir fait des erreurs, qui quelque fois était même coupable, repartir encore, recroire à des choses.

Page 373 : « Je ne saurai jamais de qui, de quoi, de quel endroit précis, le faiseur de graffiti new-yorkais avait la nostalgie. Il avait eu besoin d'écrire sur un mur qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été. Peut-être que ça voulait dire qu'il était content de s'en être enfin débarrassé. Ou bien triste de ne plus rien retrouver autour de lui qui la suscite. »

Elle est peut-être plus ce qu'elle était parce que, je crois que de moins en moins, les gens retrouveront, euh, les endroits qu'ils ont connu et qu'ils ont aimé, comme ils les ont connu et comme ils les ont aimé parce que les choses changent très vite, c'est vrai. C'est vrai qu'il y a souvent des laveries automatiques à la place des bistrotts où on allait boire un café,

c'est vrai que les villes ne se ressemblent plus, ou se ressemblent toutes. C'est vrai que les faubourgs d'Aix sont les mêmes que les faubourgs de Lille. Et autrefois, c'était pas comme ça.

Page 377 : « Avec une certaine hypocrisie, j'ai joué sur les mots « mémoire » et « nostalgie ». Je ne peux pas jurer que j'ai été d'une sincérité totale en affirmant que je n'ai pas de nostalgie. J'ai peut-être la nostalgie de la mémoire non partagée. »

Non, c'est le fait que très souvent, sur des points de détail, euh... on s'aperçoit qu'on n'a pas vu les... les choses de la même façon. Même si on les a vues ensemble. Avec qui que ce soit.

Sur ces 3 mots, « mémoire non partagée », Simone a écrit les 566 pages d'*Adieu Volodia*. Dans cet adieu à tous les Volodia oubliés, dénaturés, malaxés par l'histoire ou par leurs proches, elle nous livre son secret, son utopie, celle d'un monde où tous auraient la même mémoire, où les choses vécues ensemble laisseraient exactement la même trace, la même mention, comme un baccalauréat du temps. Cette mémoire proprement monstrueuse, qui provoquait selon les moments et les interlocuteurs, l'éblouissement, l'agacement ou l'effroi, c'était le trésor qu'elle aurait voulu partager avec tous ceux qu'elle aimait. Un trésor d'enfant, une utopie d'enfant pour qui le seul cadeau possible serait justement cela : la mémoire partagée d'un moment, fut-il le plus ancien et le plus banal. Celui, par exemple, d'une petite fille, sur le trottoir du boulevard d'Inkermann, en face du lycée Pasteur, en train de lancer très haut, le plus haut possible, un béret marron qui cette fois, ne retombera plus.